# Théâtre Louvois. *L'Amour médecin*.

Voici encore un banni du Théâtre Français réfugié chez Picard, et c'est un banni d'importance ; c'est un cade de la maison de Molière, plus illustre que bien des aînés 'autres familles. Composé pour une fête de la cour de Louis xiv, *L’Amour médecin* eut cependant plus de succès à la ville qu’à la cour : on s’y moquait des quatre premiers médecins du roi ; les courtisans n’approuvaient pas, et même redoutaient cette licence de la comédie, qui ne respectait pas même les personnes attachées à la cour par leurs emplois : aucun d’eux n’eût été bien aise d’être individuellement immolé au ridicule pour les plaisirs du maître.

Louis xiv jugea qu’on pouvait sans inconvénient faire servir à égayer une fête des hommes dont le costume et les fonctions sont naturellement si tristes. Les médecins font souvent pleurer ; n’est-il pas heureux qu’ils fassent quelquefois rire ? Et puisqu’ils sont institués pour le rétablissement de la santé, ne peut-on pas dire que le plaisir qu’ils procurent au théâtre est un meilleur remède que ceux qu’ils ordonnent dans la chambre ? On leur abandonne le sang et la vie du peuple ; pourquoi ne les abandonnerait-on pas eux-mêmes aux comédiens, dont la fonction est de purger les ridicules ?

Les médecins, du temps de Molière, étaient hérissés de latin, faisaient leurs visites en robe et en rabat, et parlaient avec une morgue pédantesque. Les progrès de la civilisation, beaucoup plus que les comédies de Molière, ont adouci ces formes barbares ; mais ni le théâtre ni la philosophie n’ont pu nous guérir de l’aveugle confiance aux médecins, parce qu’elle tient à la faiblesse humaine : les lumières ne peuvent rien sur les passions. Louis XIV riait des bons mots de Molière sur la médecine, et n’en avait pas moins quatre médecins ; il ne s’en laissait pas moins purger toutes les semaines par Fagon. En dépit de *Tartufe*, la cour et la ville étaient pleines d’hypocrites ; les procureurs, bafoués sur la scène, n’en étaient que plus actifs à ruiner leurs clients ; *Turcaret* n’a point réformé les financiers : ce qu’on pense s’accorde rarement avec ce qu’on fait.

Nos médecins modernes ne donnent point de prise à la comédie ; ce sont des gens du monde d’un extérieur agréable : ils se vantent d’avoir fait de grands pas en chimie, en anatomie, en physique, en histoire naturelle ; il est cependant douteux qu’ils soient réellement meilleurs médecins que les anciens. Aujourd’hui, grâce à son siècle, le moindre étudiant en médecine est plus savant que n’était Hippocrate ; mais Hippocrate avait le coup d’œil, le tact, l’esprit d’observation, l’expérience et la sagesse consommée qui ne se trouvent point dans les livres, et forment ce qu’on appelle le génie de l’art.

*L’Amour médecin* est, à la lettre, un impromptu : il fut commandé, fait, appris et joué en cinq jours. Louis xiv voulait bien compter comme un mérite de l’ouvrage la promptitude de l’obéissance. Molière sollicite l’indulgence des lecteurs pour une pièce dont le jeu fait le principal agrément ; il craint qu’on ne puisse la supporter dépouillée des *airs et des symphonies de l’incomparable Lulli*. Aujourd’hui les *airs et les symphonies de l’incomparable Lulli* nous paraîtraient insupportables ; tant il faut peu compter sur les réputations ! Tous ces petits ornements accessoires de chant et de danse, qui plaisaient autrefois, ennuieraient aujourd’hui ; mais la pièce a un besoin indispensable d’être parfaitement jouée. Le rôle de Sganarelle a été fort bien rendu par Picard, et celui de la soubrette par Mlle Molière. Les caricatures des quatre médecins sont assez bouffonnes : on a beaucoup ri, et du rire le plus franc ; toutes les plaisanteries ont été goûtées. Le public a bien voulu déroger à sa délicatesse ordinaire ; il a trouvé que ce comique n'était pas trop bête : bref, on était si content, que si le nom de Molière n'eût pas été sur l'affiche, je crois qu'on eût demandé l'auteur. Il y a si longtemps que cette petite pièce n'a paru, qu'elle et entièrement inconnu aux trois quarts et demi des spectateurs, et peut passer pour nouvelle.

On a bien fait de supprimer le cinquième médecin, nommé Fillerin ; c'est bien assez de quatre médecins. Les cinq docteurs ouvraient froidement et mal à-propos le troisième acte : quelques mots ajoutés au dénouement produisent aussi un bon effet.

L’intrigue est fort simple : c’est une jeune fille qui fait la malade parce que son père ne veut pas la marier ; c’est *la Malade par amour*, avec cette différence que sa maladie n’est pas réelle ; ce qui convient beaucoup mieux à la comédie. Un amant déguisé en médecin opère cette cure en se mariant avec la malade à l’insu du père, qui ne s’aperçoit qu’il est dupe qu’après avoir signé le contrat. Cela n’est pas tout à fait dans les règles de la bonne morale ; mais il est difficile de les accorder avec celles de la comédie : la sagesse et la vertu ne font point rire. Le père, il est vrai, est un homme extravagant et bizarre, qui regarde la coutume de marier les filles comme absurde et injuste ; il trouve impertinent et ridicule d’amasser du bien avec de grands travaux, d’élever une fille avec beaucoup de soin et de tendresse, pour livrer l’un et l’autre entre les mains d’un étranger ; en un mot, cet homme veut garder pour lui son argent et sa fille. Il semble que ce soit ce personnage qui ait fourni l’idée du caractère de Dupuis, dans la comédie de Collé intitulée *Dupuis et Desronais*. Sganarelle est assurément un avare, un tyran, un ennemi de la population ; on n’est pas fâché qu’il soit puni ; mais les torts du père ne peuvent ni autoriser ni excuser la conduite indécente de la fille.

Les propos de la soubrette à Lucinde sont d’un mauvais exemple, ou plutôt on peut les regarder comme une bonne leçon qui doit apprendre aux parents à ne jamais laisser leurs enfants dans la société des domestiques. *Allez, allez*, dit Lisette à la fille de Sganarelle, *il ne faut pas se laisser mener comme un oison ; et pourvu que l’honneur n’y soit pas offensé, on se peut libérer un peu de la tyrannie d’un père. Que prétend-il que vous fassiez ? n’êtes-vous pas en âge d’être mariée ? et croit-il que vous soyez de marbre* ? Ces passages, ainsi que plusieurs autres du même auteur, sont dangereux pour les mœurs : ce n’est qu’avec quelques précautions qu’on peut faire lire aux jeunes personnes nos meilleurs poètes.

C’est dans la première scène de *L’Amour médecin* que se trouve ce mot passé en proverbe : *Vous êtes orfèvre, M. Josse.* Il y a peu de sentences d’une application plus générale, puisqu’elle s’adresse à tous ceux qui parlent d’après leur intérêt, et non d’après leur conscience : il est rare que la prose présente des traits assez frappants, assez précis pour devenir proverbes ; ce privilège semble réservé pour les vers : mais aujourd’hui les vers ont si peu de substance, l’esprit en est si subtil, qu’on presserait en vain tous nos recueils de poésies modernes, sans pouvoir en extraire la matière d’un seul proverbe.

La scène où Sganarelle interroge sa fille sur la cause de sa mélancolie, offre un trait précieux de ce naturel qui semble n’avoir été connu que de Molière. Quand le bonhomme s’aperçoit qu’on va lui demander un mari, il feint de ne pas entendre, et cherche à étouffer, par les expressions d’une colère affectée, la voix de Lisette qui lui crie : *Un mari ! un mari ! un mari* ! Rien n’est plus comique et en même temps plus vrai : on voit là un père prêt à faire à sa fille tous les sacrifices, excepté celui qui contrarie ses vues et ses idées ; un père qui aime sa fille pour lui, et non pas pour elle ; et malheureusement on n’aime guère que de cette manière-là : notre amitié n’est que de l’amour-propre.